

Miki

L'heure du lait

Depuis mes sept ans, tous les matins, ma mère m'envoyait chercher le lait à la ferme située en haut du bourg, tout au bout du chemin menant au bois. Quand j'étais encore élémentaire, quand c'était en hiver et que la nuit s'attardait, j'avais une trouille de tous les diables. Je tentais en vain d'oublier ces histoires de loups que les adultes nous racontaient. « François, c'est l'heure du lait ! »

L'heure du lait, l'heure du loup. Dans le matin noir, je me grouillais avant que les ténèbres me mangent.

Dès qu'on avait été en guerre puis sous l'occupation, je n'ai plus eu peur. J'avais fêté mes douze ans, j'étais devenu hardi. Mon bidon au bout du bras, j'avais pris l'habitude de prendre tout mon temps, préférant traîner dehors, même si le soleil n'était pas encore tout à fait levé, même si l'heure de l'école n'allait pas tarder à sonner. L'aube et l'aurore m'appartenaient à moi seul. Personne pour me houspiller.

Il faut dire que durant ces années quarante, en famille, c'était moche. Nous habitions, mes parents ouvriers et moi, la dernière maison de la ville avant la ferme. Hormis la facilité à se procurer un peu de lait chaque matin, cette localisation ne présentait aucun autre avantage. On ne possédait pas de jardin, ma mère cuisinait tant bien que mal toujours les mêmes repas frugaux. Il nous fallait compter avec les cartes d'alimentation délivrées par la préfecture. Je parvenais à les trafiquer un peu parce que l'épicière n'était pas trop regardante et que j'étais doué pour l'écriture. L'hiver, on avait froid, le charbon étant compté. Ce qui me manquait le plus, c'était les bonbons.

Entre quatre murs, je m'ennuyais, vu qu'on ne possédait ni jeu, ni livre. Rien. Juste un poste radio que seul mon père, hélas, avait le droit d'allumer.

Miki

Mon paternel hurlait sur ma mère, ma mère s'en prenait à moi, les deux avaient la main leste ! Alors, chaque matin, à l'heure du lait, je savourais ce bonheur d'être peinard ou même, parfois, en très bonne compagnie.

Dans ma vie, une seule personne m'avait à la bonne, c'est sans doute pour ça que je l'admirais. C'était René Fradet, le fils du médecin. Il devait avoir dans les vingt-cinq ans, possédait une super bagnole, une AMILCAR avec des phares chromés. Il était toujours bien sapé - veston cravate et pantalon rayé - alors que mon père et tous les autres bougres portaient d'affreuses nippes informes et roulaient à vélo ou à mobylette. Le matin, mais seulement aux beaux jours, avant que j'aille en classe, René m'accompagnait quelquefois jusqu'à l'étable. Je me sentais fier de marcher à ses côtés. Pour rien au monde j'aurais refilé ma place. Il disait qu'il adorait les odeurs de foin et de bouses, qu'il n'était pas petit-fils de paysan pour rien ! René, un bouseux ! Qu'est-ce que c'était drôle de l'imaginer crotté en train de retourner du fumier !

J'avais un peu honte de mon paternel, surtout de l'odeur âcre de sueur qui l'enveloppait, parfois, dès le matin. Tandis que René, ah ! comme j'aimais renifler son parfum ! Une essence forte, élégante. Pas du sent-bon suave comme celui qu'utilisait ma mère - uniquement le dimanche pour l'économiser - qui tournait au bout de quelques heures.

René était dans les affaires, ça me faisait rêver. Il était l'unique adulte à m'accorder de l'attention, me trimballant dans sa voiture et me donnant accès à un monde bien plus intéressant que celui de ma famille. Pendant les vacances, juste après l'heure du lait, on se retrouvait souvent au grand bistrot de la gare – c'est lui qui régalaient. Il m'apprit à jouer au billard et me fit écouter mes premiers disques de jazz.

Un jour que je lui demandais pourquoi il n'était pas parti travailler en

Miki

Allemagne, il m'avait répondu : « Ptite tête, mon grand-père est paysan, je suis donc un paysan comme lui. Alors, François, pas de STO pour moi ! »

Un dimanche matin, René me cueillit en bas de la ferme et me proposa de l'accompagner chez l'un de ceux qu'il appelait ses « clients ». Nous nous rendîmes dans une magnifique demeure où flottait un arôme de vrai café et où des chiens dormaient sur des canapés en cuir.

- Comment peuvent-ils avoir autant de thune ?
- Ptite tête, qu'est-ce que t'es naïf ! Ils ont toujours été du bon côté !

René s'était mis à glousser. Ensuite, il m'avait autorisé à conduire sa voiture. Vraiment épatant mon ami !

Comme tous les gosses, je passais beaucoup de temps à l'école. La classe m'était supportable car Monsieur Reboulier, notre instituteur du cours complémentaire, appréciait autant les jeux de ballon que la conjugaison ou les problèmes de robinets. Sa voix de speaker, monocorde et un rien soporifique, m'apaisait. Jamais un mot plus haut que l'autre. Il avait l'air de nous aimer, même les durs à cuire comme moi. Je l'aurais, lui aussi, presque admiré jusqu'au jour où il m'admonesta après la classe :

« Mais non, François, tu te trompes. Ceux que tu as l'air de tant vénérer en cette période trouble et pénible, ceux qui ont une vie si facile, ne sont pas pour autant admirables. Ils peuvent même être des traîtres. Et il y a, parmi les gens modestes comme tes braves parents, des personnes nobles. »

Ça avait été plus fort que moi, j'avais éclaté de rire. Comparer Papa à un aristocrate, fallait pas exagérer ! Les yeux de l'instit m'avaient fusillé. Quel crétin ce Reboulier. De quel droit se mettait-il à m'engueuler lui aussi ?

L'instit nous avait demandé de décrire quelqu'un qu'on admirait. Spontanément, en pensant à mon ami René, j'avais dressé le portrait d'un

Miki

homme raffiné, aux mains lisses et aux ongles propres, me moquant au passage des paysans ou des ouvriers comme mon père avec leurs cols crasseux, leurs mains calleuses et leurs ongles noirs.

J'étais un gamin, avec un esprit confus. Mais de là à admettre que mes parents étaient des aristos, fallait pas exagérer.

Après que Reboulrier m'eût fait sa leçon de morale, j'étais rentré à la maison furibard. Heureusement, le lendemain matin, c'était un jeudi. À peine sorti du lit, je filai direct à la ferme puis détalai comme un fou jusqu'au au café, certain d'y retrouver René. Dès qu'il me vit, sa figure s'illumina. Il m'emmena faire un tour sans son AMILCAR en s'amusant à faire vrombir le moteur dès qu'on dépassait des charrettes pour que les vaches s'affolent. Il me demanda si ça m'intéressait de gagner un peu d'argent. J'étais enthousiaste.

Le boulot s'avérait à ma portée : je devais lui rapporter tout ce qui me semblait louche dans le coin, comme des mioches qui auraient surgi de nulle part ou des regroupements de gars qui se mettraient à chuchoter quand je les approcherais, ou encore des allées et venues bizarres. Sans réfléchir, je lui avais lancé :

« Mais t'es un collabo ! » J'ignore pourquoi je lui avais répondu ça. C'était sorti tout seul. René ne fut pas contrarié.

« Tout de suite les grands mots ! Bah, l'important, c'est qu'on soit des poteaux, pas vrai Ptite tête ? » Puis il m'avait offert plusieurs sucreries. « Allez, grouille, c'est l'heure du lait ! » « Mais non, qu' t'es bête, j'y suis déjà allé ! »

Durant le printemps, René me retrouva tous les matins sur le chemin de la ferme. Rien ne pouvait me faire plus plaisir que ces moments au petit jour, rien que lui et moi. Je lui refilai quelques tuyaux, il me donna quelques billets.

Au début de l'été 42, la police française organisa une rafle dans le bourg. J'appris que deux familles juives avaient été emmenées. Les vieux et aussi les

Miki

enfants. Qu'avaient-ils fait de mal ? Où les emmenait-on ? René les avaient-ils dénoncés ?

Les mois passèrent. René ne me proposa plus de l'aider. Sur le coup, j'en conçus beaucoup de colère. Au début, je le voyais passer dans sa belle bagnole. Puis plus jamais. Du reste, plus aucune voiture ne passa dans le bourg.

Sans nos escapades, je m'ennuyais terriblement. A deux ou trois reprises, et à ma grande satisfaction, René vint nous prêter main-forte pendant les heures d'école pour ramasser les doryphores avec l'instit dans les champs de patates. Une fois, il était venu accompagné d'un boche. Je trouvais que c'était vraiment chic de leur part à tous les deux. Pourtant Reboulier regarda René en coin, comme s'il était un pestiféré. Quant au soldat, l'instit l'ignora.

Tous les matins, avant la classe, je continuais de me rendre à la ferme pour le lait. René ne montait plus jamais avec moi. Lorsque le jour se levait et que les lueurs blêmes du petit jour naissaient sur les pierres, me plongeant brusquement dans une semi-clarté, un sentiment de panique m'envahissait. Je sentais mon esprit buter sur un seuil incertain, mon univers familier vaciller vers l'inconnu.

Il arriva un temps où mes parents crièrent moins fort sur moi et reçurent plus souvent des visites. Je commençai à écouter les discussions d'adultes et à m'intéresser à mes aînés.

Mon père, à cinquante ans passés, travaillait dans une usine de chaussons qui fonctionnait encore et avait pris l'habitude de partir au travail de plus en plus tôt. Intrigué, j'entrepris de le suivre, mon bidon vide à la main. Mon père n'allait pas bien loin, juste avant la ferme, au départ d'un sentier à l'orée du bois. Il rejoignait quelques hommes et même des femmes. Parmi eux, je reconnus mon instituteur, Reboulier, et quelques collègues de mon père. À force de les

Miki

espionner, je découvris qu'ils acheminaient des vivres dans les bois au-dessus de la ferme, jusqu'à une cabane de chasseurs planquée dans les taillis.

Ça alors, il transportait même des haricots ! Déjà que maman trouvait qu'on n'en avait pas assez pour nous !

Je repensais à René. Au fil des mois, en écoutant mon père et ses copains, j'avais compris qu'il se trouvait du côté de ceux que l'instituteur qualifiait entre ses dents de traîtres et que mon père appelait les salopards. Alors René était vraiment une ordure, une saleté de collabo ? Je fus saisi d'horreur en réalisant que quelques mois auparavant, j'aurais pu vendre mon paternel pour trois morceaux de sucre.

Résolu à en savoir un peu plus sur ces transports matinaux, je décidai de remonter dans les bois. Je voulais savoir à qui étaient destinés tous ces chargements. Je découvris que la cabane délabrée abritait une douzaine d'hommes, pour la plupart très jeunes. Guère plus de vingt ans pour certains. Maigres et sales.

Un matin, j'osai défier mon père :

- Je sais tout, je t'ai vu, avec Reboulier, j'ai vu les hommes dans la baraque là-haut.

Mon père était devenu livide.

- Je peux vous aider si tu veux bien.
- Ton collabo de Fradet ne t'intéresse plus ?
- Avant, je ne comprenais rien...Maintenant, je sais dans quel camp je dois me trouver.

On discuta un long moment. Il soupira plusieurs fois en me dévisageant comme si c'était la première fois qu'il me voyait et, chose tout à fait inhabituelle, me tapota le bras. Son visage était grave mais avait repris des couleurs.

Miki

- Ne crois pas que c'est un jeu. Ce que nous faisons est dangereux. Les gendarmes considèrent nos ptits gars les réfractaires comme des bandits et ceux qui les aident à se cacher, tout comme. Faudra que tu obéisses aux ordres. Compris ?
- Les ordres de qui ?
- De notre chef de cellule, Reboulier, l'instit.

Durant une année, je pus rendre quelques services aux copains de cellule. Le matin, à l'heure du lait, comme j'étais devenu costaud, je montais parfois des caisses de vivres dans la forêt. Ma mère n'en savait rien. Mon père m'avait fait jurer de ne rien dire.

Mais l'essentiel de mes missions consistait en allers et venues dans tout le bourg, chargé de porter des missives aux uns et aux autres.

À la fin de l'automne 43, je croisais René à tout moment.

« Salut Ptite tête, j't'ai pas oublié, tu sais. Mais les affaires, c'est pas rien. T'es bien sage avec l'instit, hein ? Et t'es bien occupé à ce que je sais ! »

J'étais terrifié. Mais en même temps, tellement content de le retrouver. Je serrais les poings au fond de mes poches, triturant les précieuses paperasses que je devais transmettre. Allait-il me proposer de l'aider à ses sales besognes ? Nous avait-il découverts ?

Alors, avec le même sourire qu'avant, il extirpait d'une élégante sacoche, un biscuit ou du chocolat. Comme j'étais toujours affamé, je les avalais illico.

Allait-il livrer ma famille et la cellule ?

Un matin d'octobre, précisément le 4 – je m'en souviens parfaitement car c'était la Saint-François et ma mère m'avait promis de cuisiner un gâteau - tandis que mon bidon vide en fer sautillait contre mon flanc, je réfléchissais à

Miki

cette saleté d'occupation qui n'en finissait pas. Devant moi, à une cinquantaine de mètres, je distinguai avec peine dans les premières lueurs du jour, une petite troupe d'hommes. Il était trop tôt pour le rendez-vous des résistants. Des gendarmes ? Je ralentis mon allure, la peur me clouant au sol. Un tout petit enfant bravant l'heure du loup.

Mes pas se firent de plus en plus courts. Je reconnus alors quelques gars de la cellule. René se tenait au milieu du groupe. Il ne portait plus son costume mais un pantalon large et une chemise froissée. La peur m'envahit. Reboulier était là aussi. Je ne lui avais jamais vu une mine aussi accablée. René tourna son visage vers moi. Il arborait son sourire doux. Il me fit un clin d'œil. Je repris ma route vers la ferme. Des larmes brouillaient ma vue. Je trébuchai à plusieurs reprises sur des pierres. Je n'y comprenais plus rien.

Devant la ferme, je fus surpris de voir mon père. Il m'attendait. Son visage était décomposé.

- Ah, te voilà enfin François. T'as vu Fradet ? Tu sais que ce salaud nous fait chanter ? Si on le dénonce aux camarades, il nous balance tous aux gendarmes.
- Mais qu'est-ce qu'il fout là ?
- Il est venu nous ravitailler. Ça fait six mois qu'il traîne avec des brigands qui se font passer pour des résistants. Tous les commerçants et tous les paysans chez qui il s'approvisionne le portent aux nues, ils le prennent pour un héros. En réalité, il a organisé un trafic avec toutes les denrées qu'il leur extorque.
- Et aujourd'hui, il nous refile des provisions ?
- C'est ça, cette petite ordure de faux maquisard nous aide. On ne peut rien faire. Et puis prouver quoi et à qui ? Les gendarmes pourchassent les

Miki

résistants autant que les brigands.

- Tu en as parlé à l'instit ?
- C'est lui qui a tout découvert ! Il pense que ce salopard a senti le vent tourner. Et le comble, c'est que sans René, nos ptits gars crèveront de faim, puis tout le maquis sera foutu.
- Alors on va rien dire ?
- Bien sûr que non ! Tiens, autant que tu saches tout : il nous a même procuré des armes.

Sous la clarté rose de l'aurore, je repris le chemin de la maison. Plus bas, se profilait les ombres en clair-obscur des hommes qui discutaient encore. Je passai près d'eux sans rien dire, détournant les yeux de leurs visages.

« Salut Ptite tête ! » lança René. Je ne me retournai pas mais ne pus retenir un large sourire.

Une petite voix me souffla que si on gagnait la guerre, ça serait un peu grâce à René et que, peut-être, s'il n'était pas trop pris par ses affaires, le matin, à l'heure du lait, il marcherait à nouveau à mes côtés.